AGENCE MATRIMONIALE

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE

Représentée pour la première fois, à Paris,
sur le théâtre des MENUS-PLAISIRS, le 9 septembre 1873.

Clichy. — Impr. Paul Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12

AGENCE MATRIMONIALE

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE

PAR

M. ÉMILE DESBEAUX





PARIS
TRESSE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
GALERIE DE CHARTRES, 10 ET 11
AU PALAIS-ROYAL

MDCCCLXXIII

PERSONNAGES.

GASTON DE NANGIS, 30 ans..........	MM· SAINT-OMER.
BAPTISTE, jeune domestique...........	LAURET.
CABASSOL, méridional ridicule, 50 ans..	MAGNON.
BLANCHE DE PRESLE, 20 ans.........	Mlle Diane DUVERGÉ

AGENCE MATRIMONIALE

La scène représente un salon, bureau à gauche, éclairé par une fenêtre; sur le bureau un grand livre; à droite, guéridon; fauteuils et chaises; sur le guéridon est posé un poignard.

SCÈNE PREMIÈRE

BAPTISTE, entrant par le fond, tenant d'une main des revolvers et de l'autre un calendrier.

Quelle pourrait bien être la mort la plus douce? car c'est aujourd'hui le 30 juin, bien aujourd'hui, il n'y a pas d'erreur possible... Mon pauvre maître!... Voilà ses pistolets réparés! Cet armurier me navrait le cœur... Faut-il avoir peu de chance! un si bon jeune homme! Chacun est protégé par une étoile, mais on ne compte pas les étoiles filantes. Ainsi moi, par exemple... mais heureusement je n'en suis pas encore arrivé au point de dire adieu ou au revoir à ce monde égoïste... qu'on a tant de peine à quitter. Quelle pourrait bien être la mort la plus douce? Le pistolet défigure, le poignard est passé de mode. Nous avons, il est vrai, l'acide prussique, le laudanum, la...

SCÈNE II

GASTON, survenant, BAPTISTE.

GASTON, de droite.

Tu as les révolvers?

BAPTISTE.

Les voici, monsieur. C'est donc bien résolu?

GASTON passe.

Oui. Laisse-moi.

BAPTISTE. Il remonte en posant les révolvers sur le guéridon.

Je m'en vais, monsieur. (A part.) Oh! pauvre jeune homme! pauvre jeune homme! (Se grattant le front.) La mort la plus douce?... Ah! j'oubliais... (Il sort.)

SCÈNE III

GASTON, eporcevant le calendrier, assis au bureau.

Oui, c'est bien aujourd'hui... Il y a un an juste à pareil jour que j'ai acheté ce bureau, cette agence... matrimoniale! Fameuse idée que j'ai eue là! (Il se lève.) Bast! j'avais gaspillé ma fortune, je n'étais bon à rien. Il fallait vivre, ou du moins essayer. Employé...mes idées d'indépendance s'y refusaient; artiste... et du talent? On m'offrait cette agence, le prix s'alliait avec les quelques louis qui restaient au fond de ma bourse, je l'acquis en conservant ce qu'il me fallait strictement pour vivre pendant une année, et l'année est finie ou finira tantôt à minuit, c'est tout comme. Et pendant ces trois cent soixante-cinq jours, qui m'ont paru cependant plus courts qu'aucun de ceux que j'aie jamais vécus, je n'ai pas vu entrer par cette porte un malheureux client, pas même une cliente. Mais on ne se marie donc plus? À quoi pense le monde? Pas à moi, toujours! Certes, je n'ignore pas que la profession que je me suis infligée manque de poésie; mais, parole d'honneur, je la croyais plus amusante que cela. Unir deux êtres qui ne se connaissent que par circulaires, échanger des photographies retouchées, où les cheveux gris du bonhomme deviennent de l'ébène le plus noir, où les rides de la fiancée se transforment en le plus agréable des sourires; peser la dot de l'un et les vices de l'autre, en former un tout et le jeter dans la circulation... mais c'est drôle cela! Hélas, ma résolution est bien arrêtée. Je me suis accordé un an à vivre, l'an finit avec mes ressources et je finirai avec elles. Ma foi! le suicide est immoral, a-t-on dit, mais mourir de faim l'est davantage.

Au reste, Jean-Jacques a écrit le contraire, et je vais relire Jean-Jacques, ça me donnera du... montant. Ce n'est pas ma faute, après tout, c'est celle des gens qui ne se marient point, ou qui se marient sans moi.

SCÈNE IV

GASTON, BAPTISTE. (Baptiste entre et présente, sans mot dire, à Gaston, une corde avec un nœud coulant.)

GASTON.

Qu'est-ce que c'est que ça?

BAPTISTE, froidement.

Une corde, monsieur.

GASTON.

Pour quoi faire?

BAPTISTE.

J'ai réfléchi, monsieur, au genre de mort le plus doux.

GASTON.

Merci! Et tu veux?...

BAPTISTE.

J'ai lu qu'il existait jadis un cercle de pendus. On se pendait et l'on se dépendait: le plaisir était très-vif *.

GASTON.

Dans le second cas *.

BAPTISTE.

Il est vrai qu'on tire la langue et qu'on est très-laid.

GASTON.

Mais ça fait moins de bruit.

BAPTISTE.

C'est encore un avantage! le cordier m'a garanti la pureté de ce chanvre, il m'a juré que dix hommes comme moi pourraient se pendre avec sans qu'il rompît. Il riait si bêtement ce marchand, en disant cela, que j'en ai

* Interdit à la représentation par la censure.

encore froid dans le dos... Oh ! vous pouvez la regarder, allez, je m'y connais et je vous assure que c'est joliment filé.

GASTON, souriant.

Si tu l'essayais ?

BAPTISTE.

Brrrou !... oh non ! monsieur, pas de plaisanteries comme ça. Alors, monsieur Gaston, vous êtes toujours décidé ? Mais, mon Dieu ! pourquoi ce mois-ci n'a-t-il que trente jours !

GASTON, jetant la corde sur le guéridon.

Oh ! vingt-quatre heures de plus ou de moins !

BAPTISTE.

Mais c'est beaucoup, monsieur ! Ainsi moi, j'ai dans l'idée qu'il nous viendra un client aujourd'hui !

GASTON.

Ton affection te fait divaguer ! Un monsieur qui aurait attendu précisément mon dernier jour... tu es fou. Mon étoile est détériorée, un peu par ma faute, sans doute; il est trop tard pour que la fortune vienne y faire des réparations.

BAPTISTE.

Pourtant... tenez, monsieur, ce cordier... auquel je viens d'acheter... ça, je lui ai parlé pour vous, il viendra vous voir, il me l'a promis.

GASTON.

Dans quel but ?

BAPTISTE.

Dam ! pour se marier.

GASTON.

Le cordier du coin de la rue ?

BAPTISTE.

Justement, monsieur.

GASTON, souriant.

Ah ! eh bien ! moi, mon pauvre Baptiste, je t'apprendrai que sa femme, sa femme, entends-tu ? à ce cordier, est enceinte d'un sixième garçon, à moins...

BAPTISTE.

Ah !

GASTON.

A moins que ce ne soit d'une sixième fille.

BAPTISTE.

Oh ! monsieur, vous plaisantez toujours, même aujourd'hui.

GASTON.

Il faut prendre la vie comme elle vient et la mort quand elle ne sait pas venir, et la gaieté en toute chose est une supériorité. Que veux-tu ? Je veux être supérieur, moi. Ainsi, tu le vois, ton cœur te dicte des mensonges, et il n'y aura pas plus de client demain qu'il n'y en a eu hier. Baptiste !

BAPTISTE.

Monsieur ? (Il va prendre le chapeau, au fond, sur la chaise.)

GASTON.

Mon chapeau ! je vais passer chez le notaire. En mon absence, continue à mettre ces papiers en ordre.

BAPTISTE.

Ah ! monsieur, il est veuf, le notaire.

GASTON.

Eh bien ?

BAPTISTE.

Si vous tâchiez de le remarier ?

GASTON.

Voyons ! il y a à peine un mois de cela... tu es cruel, Baptiste ! (Fausse sortie.) Ah !

BAPTISTE.

Monsieur ?

GASTON, riant.

Tu feras attendre les clients. (Fausse sortie par le fond.) Cependant, si par hasard il en venait un...

BAPTISTE.

Un quoi, monsieur?...

GASTON, riant.

Un client, animal !... enferme-le bien, qu'il ne s'échappe pas. (Il sort.)

SCÈNE V

BAPTISTE, seul.

Et il rit!... Ah! bien, moi, si j'étais à sa place, je vous assure que je ne plaisanterais pas. Dire que nous n'aurons pas vu pendant toute une année le nez d'un monsieur qui veut se marier! Ah! le vendeur de cette agence nous a joliment fourrés dedans. Il nous a pourtant remis ce grand et gros livre rempli de soi-disant noms de dames et de messieurs qui s'offraient réciproquement une main que chacun s'empressait de refuser. Tenez, par exemple: (Il lit.) « Monsieur X. Lardenois voudrait se marier, son idéal est une jeune fille de 16 ans ou au-dessous. » Tiens... tiens!... « On ne tient pas aux talents d'agrément, mais il est nécessaire qu'elle ait de la fortune. » Pas difficile, monsieur Lardenois! (On sonne.) Si c'était... un client?

SCÈNE VI

BAPTISTE, BLANCHE.

BLANCHE.

M. Gaston de Nangis?

BAPTISTE.

C'est ici, mademoiselle.

BLANCHE.

C'est bien lui le directeur de l'agence matrimoniale?

BAPTISTE, vivement.

Oh! est-ce que mademoiselle voudrait se marier?

BLANCHE.

Comme vous dites cela! Vous m'avez fait peur.

BAPTISTE.

Ah! si vous saviez, mademoiselle!

BLANCHE.

Madame.

BAPTISTE, *à part.*

Madame! madame! plus d'espoir! qui est-ce qui l'empêchait de rester demoiselle? (*Haut.*) Alors ce n'est pas pour ça que vous venez.

BLANCHE, *étonnée.*

Pour ça?...

BAPTISTE.

Parbleu! pour vous marier, puisque vous êtes madame.

BLANCHE, *à part.*

Ce domestique est singulier. (*Haut.*) Je suis madame comme vous dites, mais je suis... veuve et, comme vous dites encore, c'est pour ça.

BAPTISTE, *empressé.*

Oh! oh! asseyez-vous, madame, madame la veuve. Tenez, madame, voici des journaux, des brochures, des albums. Madame désire-t-elle se rafraîchir? Madame a-t-elle besoin de quelque chose? Je suis aux ordres de madame.

BLANCHE, *assise au guéridon.*

Vous êtes complaisant. (*A part.*) Décidément, ce domestique est très-singulier.

BAPTISTE.

C'est que je désire tant que vous... l'attendiez!

BLANCHE.

Qui?

BAPTISTE.

Mon maître, madame, mon bon, mon excellent maître, M. Gaston; il va revenir, madame. Oh! je vous en supplie, attendez-le.

BLANCHE.

Mais oui, je vais l'attendre. Mais qu'avez-vous donc?

BAPTISTE.

Il sera si heureux de vous voir ! et... moi donc !

BLANCHE.

Comment! heureux de me voir? mais il ne me connaît pas, votre maître.

BAPTISTE.

Mais si... mais non... ah ! je perds la tête. Si madame veut, en attendant, que je lui cite quelques-unes des positions avantageuses, exceptionnellement avantageuses que nous avons à lui offrir. (Il s'assied au bureau. — Il feuillette le livre.)

BLANCHE, assise et réfléchissant.

Gaston de Nangis? Si c'était lui cependant? sa famille l'assure. Nous fûmes presque élevés ensemble. Pauvre garçon ! en être réduit à cela!

BAPTISTE, continuant.

Nous avons d'abord... un certain Lardenois; non, il ne vous conviendrait pas; mais voici : (Il lit.) « M. le vidame du Colombier, jolie noblesse, vigoureusement proportionné, désire rencontrer une jeune femme brune, riche autant que possible, avec des mains,» Hein ? « des pieds » Ah ! « et des épaules » Oh ! « irréprochables.» A la bonne heure!... je disais aussi...

BLANCHE, sans écouter la lecture de Baptiste, s'est approchée, distraite, de la fenêtre.

(A part.) Que vois-je ? M. Cabassol gesticulant comme un fou devant la porte de cette maison! Il me suivait encore! Voilà huit jours que cela dure! C'est effrayant!... Quoi! sous le prétexte qu'il a demandé ma main, il m'espionne comme un mari jaloux! Mais je la lui ai refusée, ma main, et avec enthousiasme encore!

BAPTISTE.

Eh bien, madame, qu'en pensez-vous?

BLANCHE.

De quoi ?

BAPTISTE.

Mais... de ce vidame!

BLANCHE.

Rien.

BAPTISTE, continuant.

Voici encore: « M. Z. F...., qui, au cas où il perdrait sa première femme, » C'est un homme prévoyant! « désire épouser une jeune orpheline, dont il ferait sa compagne inséparable.

BLANCHE, apercevant les objets placés sur le guéridon.

Cela suffit. Mais dites-moi, que signifie tout cela : ce poignard, ce nœud coulant qui semble tout prêt à... et ceci? (Elle va prendre les révolvers.) Sont-ce là choses nécessaires pour marier les gens?

BAPTISTE, vivement.

N'y touchez pas, madame, ils sont chargés.

BLANCHE.

Ah ! mais ce n'est pas rassurant, ici.

BAPTISTE, très-agité.

Au contraire, madame, au contraire, c'est très-rassurant contre les voleurs.

BLANCHE.

Des voleurs? que dit-il donc ? il est fou.

BAPTISTE.

Mais si ces objets vous font peur, madame, je vais les enlever.

BLANCHE.

Non, c'est inutile, je me retire! (A part.) Je vais essayer de faire perdre ma piste à ce Cabassol tenace et mal élevé ! (Haut.) Je reviendrai un autre jour.

BAPTISTE, devant la porte du fond.

Vous en aller ! vous voulez vous en aller!... Oh! non, madame, non, c'est impossible; ne faites pas cela, madame, au nom de ce que vous avez de plus cher au monde!

BLANCHE, elle va pour sortir.

Cela devient curieux, par exemple.

BAPTISTE.

Madame, madame, je vous en supplie! mais vous ne savez donc pas qu'il y va de la vie d'un homme!

BLANCHE.

D'un homme...

BAPTISTE.

De mon maître, madame, qui va se tuer tout à l'heure si vous ne l'en empêchez.

BLANCHE.

Et que puis-je faire ?

BAPTISTE.

Presque rien : vous marier.

BLANCHE.

Presque rien!... Expliquez-vous, car en vérité je ne comprends pas. Pourquoi votre maître veut-il se tuer, et comment lui ferais-je changer d'avis en me remariant?

BAPTISTE.

Tenez, madame, je vais tout vous dire, mais que M. Gaston l'ignore toujours, il me chasserait sans attendre même à demain.

BLANCHE.

Dites.

BAPTISTE.

Voici, madame : M. Gaston, après avoir mangé sa fortune, acheta par coup de tête cette agence. Il lui restait de quoi vivre un an; aujourd'hui, à minuit, il sera au bout de cette année et de ses ressources. Or sa résolution est bien prise, il va mettre fin à ses jours. Vous êtes la première cliente qui ait franchi le seuil de ces bureaux. C'est donc une affaire que vous nous apportez, la première affaire ; M. Gaston va reprendre courage et reculera la triste échéance. Vous voyez bien, madame, qu'il faut vous marier; faites au moins cela pour nous.

BLANCHE.

Voilà une histoire étrange et un homme peu ordinaire. M. de Nangis n'a donc ni parents, ni amis ?

BAPTISTE.

Des amis ! Vous oubliez, madame, qu'il est ruiné. Des parents, il en a, et de très-riches ; vous avez sans doute entendu parler de la famille Darthenay ?

BLANCHE.

Les Darthenay de Valcourt?

BAPTISTE.

Précisément.

BLANCHE, vivement.

Les Darthenay? Mais alors M. de Nangis a un autre nom?

BAPTISTE.

Il se nomme encore de la Chatenaie.

BLANCHE, agitée.

Plus de doutes, c'est bien lui... et il va se tuer... Mais c'est affreux! Par bonheur, j'arrive à temps. (A Baptiste.) Pourquoi ne s'adresse-t-il pas aux Darthenay?

BAPTISTE.

Oh! madame, vous ne connaissez pas M. de Nangis. Brouillé avec sa famille à cause de quelques écarts de jeunesse, il est trop fier pour y avoir recours maintenant.

BLANCHE, à part.

Franche et noble nature! (Haut.) Mais ces parents, s'ils revenaient les premiers offrir à nouveau leur amitié, alors M. Gaston n'aurait plus de prétexte....

BAPTISTE, vivement.

Alors nous serions sauvés.

BLANCHE.

Je puis bien m'engager pour eux, car il est impossible qu'ils refusent quand ils sauront...

BAPTISTE, sérieux.

Eh bien! non, madame; malgré cette démarche et cette offre, M. de Nangis refusera, j'en suis certain.

BLANCHE.

Vous en êtes certain?

BAPTISTE.

Oui, madame.

BLANCHE.

Et pourquoi?

BAPTISTE.

Parce que, dans cette réconciliation imprévue, il ne verra qu'une manière généreuse et déguisée de lui donner des secours... Oh ! je le connais bien... il refusera.

BLANCHE.

Mais alors que faire ? (Elle s'assied près du bureau et réfléchit.)

BAPTISTE s'assied au guéridon.

Une seule chose : trouver le genre de mort le plus doux. (Il s'assied du côté opposé.) Cherchons! nous avons déjà le poignard, le révolver, la corde, nous avons encore le poison; tout cela... (Se levant brusquement.) Ah! je le tiens... l'asphyxie! C'est un peu grisette, mais on assure que ça n'est pas désagréable. C'est une chose bien curieuse qu'on n'ait qu'une manière d'entrer dans la vie et qu'on en ait trente-six pour en sortir!

BLANCHE, se levant, à part.

C'est peut-être beaucoup hasarder, mais il s'agit de la vie d'un homme.

BAPTISTE.

Eh bien, madame, j'ai trouvé.

BLANCHE.

Quoi ?

BAPTISTE.

Un autre genre de...

BLANCHE.

Oh! ne parlons pas de cela.

BAPTISTE.

Hélas! madame... puisque votre généreux projet ne peut aboutir et qu'il n'y a pas d'autre moyen...

BLANCHE.

Si, il y en a un autre.

BAPTISTE.

Un autre?

BLANCHE.

Oui; mais pour qu'il réussisse, il faut que je sois sûre de votre discrétion.

BAPTISTE.

Comptez-y, madame.

BLANCHE.

Vous direz donc seulement à votre maître, qu'une dame, une cliente, vous entendez bien? est venue lui demander des conseils et qu'elle reviendra.

BAPTISTE, *vivement.*

Aujourd'hui, madame, n'oubliez pas, demain il serait trop tard.

BLANCHE, *souriant.*

Aujourd'hui.

BAPTISTE, *anxieux.*

Et ce moyen?

BLANCHE.

Chut!

BAPTISTE.

Réussira-t-il?

BLANCHE, *souriant.*

Peut-être! (*Elle sort.*)

SCÈNE VII

BAPTISTE, *seul.*

Peut-être! mais elle a prononcé ce peut-être avec un accent qui me remplit de confiance. Ah! la bonne, l'excellente dame! elle m'a rendu courage, j'ai des pressentiments joyeux. Ah! ça, diable! que va-t-elle faire? Ma foi, qu'importe! pourvu qu'elle sauve M. Gaston. Allons,

monsieur Gaston, monsieur Gaston, je crois bien que vous ne vous tuerez pas aujourd'hui. (Il chantonne.)

SCÈNE VIII

BAPTISTE, CABASSOL, entrant par le fond.

Cabassol : 50 ans, méridional ridicule. — Il entre comme un fou et cherche de tous côtés sans rien dire. Il ouvre les portes de droite et de gauche, regarde sous la table et semble même chercher dans les papiers qui sont sur le bureau.

BAPTISTE, stupéfait.

Enfin, monsieur, que cherchez-vous?

CABASSOL, brusquement.

Je cherche une femme!

BAPTISTE.

Vrai? monsieur.

CABASSOL, même jeu.

Oui... une jeune femme!

BAPTISTE, à part.

Quoi! un client mâle, à présent!... C'est trop de bonheur à la fois! (Haut.) Monsieur, j'ai votre affaire!

CABASSOL.

Hein?...

BAPTISTE.

Vous courez après une femme, une jeune femme?

CABASSOL.

Oui!

BAPTISTE.

Eh bien, je vais vous la chercher. (Il passe au bureau.)

CABASSOL.

Où est-elle ?

BAPTISTE, entr'ouvrant le grand-livre.

Là-dedans.

CABASSOL, ahuri.

Là-dedans ?

BAPTISTE.

Oui, monsieur, il y en a même plusieurs.

CABASSOL.

Que dit cet imbécile ? Il est toqué !

BAPTISTE.

Non, monsieur. Ecoutez : (Il lit.) « Mademoiselle Elomire, 17 ans, les yeux bleus, illusions garanties..... »

CABASSOL.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

BAPTISTE.

C'est un parti !

CABASSOL.

Un parti... pris d'entraver mes recherches. (Il lui saute à la gorge.) Réponds, ou je t'étrangle ! Où est-elle ?...

BAPTISTE, d'une voix étouffée.

Elomire ? Mais je ne sais pas, monsieur !

CABASSOL.

Élomire ! non, pas Élomire ! il s'agit de la jeune femme !

BAPTISTE.

Quelle jeune femme ?

CABASSOL.

Celle qui se cache ici.

BAPTISTE.

Aïe ! vous me faites mal ! Je vous jure, mon bon monsieur, qu'il n'y a personne.

CABASSOL.

De la rue je viens de la voir, il n'y a qu'un instant, s'approcher de cette fenêtre.

BAPTISTE.

Ah ! la dame... la veuve !

CABASSOL.

Oui !

BAPTISTE.

Elle descendait l'escalier comme vous le montiez.

CABASSOL, lâchant Baptiste.

Comme je montais ? Ah ! mon Dieu ! qu'ai-je fait ? Oui, j'ai presque renversé une dame dans mon élan impétueux... Et je ne l'ai pas reconnue !...

BAPTISTE.

Vous êtes vif.

CABASSOL.

Je suis méridional. (Il se penche à la fenêtre, regardant dans la rue.) Personne ! Encore une fois j'ai perdu sa trace ! Quel contre-temps ! (Il tombe, découragé, dans un fauteuil près du guéridon.) Ah ça ! que venait-elle faire ici ?...

BAPTISTE.

Oh ! monsieur, ma discrétion...

CABASSOL, brièvement.

Combien vaut-elle ?

BAPTISTE.

Quoi ?

CABASSOL.

Votre discrétion.

BAPTISTE, révolté.

Pour qui la prenez-vous ? Elle n'est pas à vendre!

CABASSOL, en colère. — Il se lève.

Un domestique incorruptible ! Étrange ! Je tombe bien! Vous ne voulez pas me répondre ?

BAPTISTE, se réfugiant derrière le bureau.

Non, monsieur !

CABASSOL, plus doucement.

Comment vous appelez-vous?

BAPTISTE.

Baptiste.

CABASSOL, de l'autre côté du bureau.

Eh bien, Baptiste, monsieur Baptiste, pardonnez-moi mon mouvement un peu brusque de tout à l'heure, et réponds-moi !

BAPTISTE, hésitant.

Je ne puis...

CABASSOL, des larmes dans le voix.

Oh ! je t'en supplie !...

BAPTISTE, ébranlé.

Ah ! si vous vous adressez à ma sensibilité...

CABASSOL.

Oui ! c'est elle que j'invoque !

BAPTISTE.

D'abord, pourquoi voulez-vous savoir ce que cette jolie dame est venue faire chez nous ?

CABASSOL.

Pourquoi ? Parce que je l'aime ! parce que j'en suis fou ! elle est si belle... et si riche ! parce que, dans mon désespoir de ne pas obtenir sa main, je dessèche sur pied !

BAPTISTE, l'examinant.

Vous desséchez ? pas trop !

CABASSOL.

C'est une métaphore !... Parlez, mon bon Baptiste !

BAPTISTE.

Eh bien, cette dame est venue ici... Chut !... pour se... marier !

CABASSOL.

Hein ? pour se marier ! Où ? comment ? avec qui ?

BAPTISTE.

Pas avec moi... mais avec un des nombreux partis que mon maître pourra lui offrir.

CABASSOL.

Que signifie tout cela ? Où suis-je donc ?

BAPTISTE.

Comment ? vous ne savez pas...

CABASSOL.

Non !

BAPTISTE.

Vous êtes dans une agence matrimoniale !

CABASSOL passe devant.

Dans une agence matrimoniale ! Et madame de Presles, qui ce matin encore a refusé ma main pour la dix-neuvième fois, vient ici chercher un mari ! c'est impossible !

BAPTISTE.

C'est pourtant comme ça !

CABASSOL.

Alors, je suis perdu !

BAPTISTE.

Au contraire.

CABASSOL.

Que dis-tu ?

BAPTISTE.

Écoutez ! Cette dame a besoin d'un mari ; vous, vous voulez épouser cette dame. Revenez tout à l'heure. Mon maître sera rentré. Vous lui expliquerez votre cas.

CABASSOL.

C'est une idée, mais elle est détestable ! Quand madame de Presle saura que c'est moi, Cabassol, qui demande sa main, elle me la refusera ici absolument comme chez elle. Et ça fera la vingtième fois !...

BAPTISTE.

Mais non ! On commencera d'abord par lui parler de vous sous un faux nom. On lui fera votre éloge, on lui montrera vos qualités, car vous devez avoir des qualités ?...

CABASSOL, *passant au guéridon.*

Certainement : un cœur !... une âme !... une poésie et une douceur dans le caractère !... (*Il donne un coup de poing sur le guéridon.*)

BAPTISTE.

On lui fera valoir votre fortune, car vous devez avoir de la...

CABASSOL, *vivement.*

Oui !... mais passons !

BAPTISTE, *à part.*

Ah ! (*Haut.*) Enfin, vous m'avez compris?

CABASSOL.

Admirablement ! Quand elle apprendra mon véritable nom, il sera trop tard... son cœur sera pris ! Baptiste ! tu es un homme précieux !

BAPTISTE.

Quel nom choisissez-vous ?

CABASSOL.

Tiens ! si je prenais un titre?

BAPTISTE.

Comme vous voudrez.

CABASSOL.

Eh bien... marquis de la Prévallée... tout court! Ça ne coûte rien, n'est-ce pas?

BAPTISTE.

Non! c'est même un titre à bon marché!

CABASSOL.

Tu dis?...

BAPTISTE.

Rien! C'est entendu! revenez dans un instant; le directeur de l'agence sera là et je le préviendrai...

CABASSOL.

Merci, Baptiste! Tu es un ange! Veux-tu que je t'embrasse? (Il se jette à son cou.)

BAPTISTE, se débattant.

Mais non! je ne veux pas... je ne veux pas!

CABASSOL.

Là!... au revoir!... à bientôt! (Il sort au fond.)

SCÈNE IX

BAPTISTE, seul.

Quelle nature! un peu vive, mais affectueuse! Que disais-je à M. Gaston? Deux clients dans la même journée! Va-t-il être surpris! Décidément il ne se tuera pas! Quel bonheur! (Il chantonne.)

L'espérance va renaître. (*bis.*)
Oui, le bonheur me pénètre. (*bis.*)

(Il danse près du guéridon.)

SCÈNE X

BAPTISTE, GASTON.

GASTON, du fond, regardant Baptiste qui danse.

Tu ne pleures donc plus?

BAPTISTE.

Au contraire, monsieur, je chante : je chante, je ris, je saute. Ah ! si vous saviez ! quels cheveux ! quelles dents ! quels yeux ! quelle femme ! Un ange tombé du ciel !

GASTON.

Qu'est-ce donc ? Parleras-tu ?

BAPTISTE.

Une cliente ! monsieur.

GASTON.

Une cliente ?

BAPTISTE.

Une veuve de vingt ans qui veut le redevenir !

GASTON.

Redevenir... veuve ?...

BAPTISTE.

Non, monsieur, femme, femme ! Elle veut se remarier !

GASTON.

Et elle est venue ici pour cela ? Je ne sais si elle est tombée du ciel, comme tu le dis, mais pour sûr elle est mal tombée.

BAPTISTE.

Et pourquoi ? Ne pouvez-vous la marier tout comme un autre ? Elle va revenir dans un instant.

GASTON.

Bast ! elle ne reviendra point.

BAPTISTE.

Elle reviendra, monsieur, elle me l'a promis.

GASTON, appuyant.

Elle te l'a promis ?

BAPTISTE.

Oui, monsieur, vous allez la voir.

GASTON.

Mais avec qui veux-tu que je la marie? puisque ce répertoire n'existait que dans l'imagination de mon prédécesseur.

BAPTISTE.

Ah! je ne vous ai pas dit que j'avais trouvé le mari nécessaire...

GASTON.

Que me chantes-tu là?

BAPTISTE, continuant.

C'est un M. Cabassol, que vous présenterez à la jeune veuve sous le titre de marquis de la Prévallée.

GASTON.

Ah! bah!

BAPTISTE.

Oui, monsieur. Il faudra bien prendre garde à ne pas prononcer son véritable nom, elle n'en voudrait pas.

GASTON.

Hein?...

BAPTISTE.

Elle a déjà refusé le Cabassol dix-neuf fois.

GASTON.

Eh bien! alors...

BAPTISTE.

Oh! mais, vous saurez bien arranger l'affaire. Vous lui parlerez d'abord des avantages, des qualités, des vertus de ce mari modèle, et, quand elle se sera laissé

séduire par votre éloquence, alors seulement vous lui apprendrez le nom véritable.

GASTON. Il s'assied au bureau.

Baptiste, tu es complétement fou! Je ne le connais pas, ce monsieur.

BAPTISTE.

Mais vous ferez connaissance. Il va revenir! En tout cas, c'est une affaire que le ciel vous envoie pour vous prévenir qu'il ne veut pas encore de vous.

GASTON.

Une affaire qui n'est pas faite, et que je ne réussirai certainement pas!

BAPTISTE, vivement.

Vous réussirez, monsieur, il le faut! Et quand même il faudrait évincer le Cabassol de Prévallée, une femme jeune, jolie et veuve, ça doit être d'un placement facile, et vous lui trouverez un autre mari. Vous verrez comme elle est douce, modeste et charmante, et blonde, et un pied, et une main!... Oh! c'est la main qu'il faut admirer!... Surtout, monsieur, n'allez pas en devenir amoureux!

GASTON.

Tiens! à propos de quoi cette sortie?

BAPTISTE.

Dam! si vous vous mettiez à l'aimer, vous n'auriez plus le courage de la marier, et alors...

GASTON.

Tu caresses toujours ton idée! Mais, je te le répète, mon bon Baptiste, tous mes préparatifs sont faits, et je n'ai plus qu'à partir.

BAPTISTE.

Oh! monsieur Gaston!

GASTON. Il se lève et passe à gauche.

Et quand même, l'habitude me manque de ma profession insensée.

BAPTISTE.

Insensée?.. non, monsieur! et très-utile. Ne poussons-nous pas à la multiplication de l'espèce humaine? C'est une grande loi de nature que nous observons!

GASTON, souriant.

Oh ! jusqu'à présent la nature s'est bien passée de nous, elle s'en passera encore...Tu as rangé ces papiers ? (Il va au bureau.)

BAPTISTE.

Non, monsieur.

GASTON.

Ne te l'avais-je pas recommandé ?

BAPTISTE.

J'ai pensé que c'était inutile, maintenant que les affaires reprennent, ou du moins, prennent.

GASTON.

Mais, je te le répète, cette dame ne reviendra pas. (On sonne.)

BAPTISTE.

Monsieur, voici ma réponse ; je reconnais son coup de sonnette. (Il va ouvrir et avance un fauteuil.) Le cœur me bat ! (Il sort.)

SCÈNE XI

BLANCHE, GASTON, s'observant.

BLANCHE.

Je suis venue tout à l'heure, monsieur ; vous connaissez sans doute le motif de ma visite, car votre domestique m'a assuré que vous me marieriez le mieux du monde.

GASTON, souriant.

Je regrette infiniment, madame, et demande votre pardon de ne pas m'être trouvé là, car vous seriez déjà renseignée sur ce point.

BLANCHE, s'asseyant au guéridon.

Vous souriez... votre domestique a donc menti.

GASTON, debout, à son bureau.

Du tout, il s'est trompé.

BLANCHE.

En vérité, monsieur, je ne comprends pas. L'idée

m'est venue de me remarier au moyen d'un intermédiaire patenté ; idée qui peut sembler folle, je l'avoue. J'ouvre donc le Bottin, et, au milieu d'une foule de noms, je m'arrête sur le vôtre, que je crois reconnaître dans mes souvenirs. Je viens à vous, et en place d'accueillir ma demande, vous me découragez dès le premier mot. Peut-être me prenez-vous pour une de ces... aventurières, comme vous devez en voir tant ici.

GASTON, à part.

Oh ! tant ! (Haut.) Ces aventurières, comme vous dites, madame, ne s'expriment point comme vous le faites, et je vous tiens pour une femme du meilleur monde.

BLANCHE.

Vous êtes optimiste.

GASTON.

Non, je vois clair, et c'est pour cela, madame, que j'ai souri.

BLANCHE.

Alors, vous ne voulez pas me marier ? Ecoutez-moi : Je suis veuve, sans enfant, orpheline, je ne suis pas trop laide, et ne suis pas encore trop vieille, n'est-il pas vrai ?

GASTON, à part.

Elle est adorable !

BLANCHE.

Je possède, comme principale qualité, trente mille livres de rente ; on m'accuse d'être un peu originale, mais je ne suis ni trop méchante, ni trop bête. Je tiens le juste milieu. Ajoutez à tout cela que je ne joue pas du piano.

GASTON, à part.

La ravissante créature !

BLANCHE.

Ne puis-je donc avec ces quelques agréments trouver un mari comme il faut ? Répondez-moi ?

GASTON.

Je vous écoute, madame, et je suis charmé ! avec votre jeunesse, votre beauté, votre esprit !...

BLANCHE, souriant.

Et mes trente millelivres de rente.

GASTON.

Il n'est pas un homme au monde qui ne soit jaloux d'obtenir votre main, et dame Nature vous a si bien dotée que votre fortune devient une superfétation.

BLANCHE.

Vous êtes fort galant, monsieur.

GASTON.

Oh! madame, n'oublions pas que je ne suis qu'un pauvre agent matrimonial, et si je m'étonne, c'est que vous ayez songé à avoir recours à mon office pour trouver.... ce que vous cherchez.

BLANCHE.

Mes relations assurément me permettaient de m'en passer, et mes bonnes petites amies ont fait pleuvoir dans ma maison une nuée de prétendants! Comment faire évanouir cette nuée menaçante? Comment me débarrasser de ces amoureux sans amour?... En me remariant; c'est l'unique moyen.... mais avec aucun d'eux. Oh! non! ils sont trop laids et déplaisants. Il y a surtout, dans le groupe, un certain méridional (On sonne.) qui profite de mon état de veuvage pour m'obséder de ses poursuites, et ma seule ressource....

SCÈNE XII

LES MÊMES, BAPTISTE, entr'ouvrant la porte.

BAPTISTE.

Monsieur... il est là!

GASTON.

Pardon, madame! — Il est là... qui?

BAPTISTE.

M. Cabassol. (Se reprenant très-vite.) Non! le marquis de la Prévallée!

BLANCHE, se levant.

M. Cabassol! C'est lui! monsieur. Il m'a pour-

suivie jusqu'ici! Ne le laissez pas entrer, je vous en conjure!

GASTON.

Ne craignez rien, madame. — Dites que je n'y suis pas!

BAPTISTE, *se frappant la poitrine.*

(A part.) Imbécile! triple brute! je ne pouvais donc pas retenir ma maudite langue! (Bas à Gaston.) Ah! monsieur! pardonnez-moi! Je me tuerai avec vous!

GASTON, *souriant.*

Je te pardonne! — Va!

BAPTISTE, *sortant, à part.*

Faire manquer ce mariage!... (Il sort.)

SCÈNE XIII

GASTON, BLANCHE.

GASTON.

Continuez, madame, je vous en prie... Vous me disiez que vos amies...

BLANCHE.

... sont les mêmes précisément qui m'ont déjà mariée; or, elles ont eu la main si malheureuse que je veux cette fois me marier toute seule.

GASTON.

Malheureuse, vous, madame! Comment, il s'est trouvé un homme assez ignorant de son bonheur, assez aveugle pour ne pas voir à quelle adorable femme le sort l'avait uni, assez fou pour ne pas remercier le ciel (jour et nuit)* de l'avoir fait son époux!

BLANCHE, *à part.*

Quels généreux accents!

GASTON.

Et bien, madame, si c'était de mes mains que vous dussiez recevoir un tel mari, je préférerais....

BLANCHE.

Quoi?

GASTON.

.... ne jamais marier personne.

* Interdit à la représentation par la censure.

BLANCHE, à part.

Ne jamais marier personne! Mais alors, il se tuera! (Haut.) Il faut cependant que vous me mariez.

GASTON.

Moi, madame! quelle idée avez vous donc de vouloir vous rendre esclave de nouveau, victime peut-être? L'expérience ne vous a-t-elle point servi? Restez libre, madame, et que vos désirs, et même vos caprices, ne soient pas soumis au contrôle d'un maître infidèle ou brutal.

BLANCHE.

Vous avez une singulière façon de conduire vos affaires.

GASTON.

Que voulez-vous? c'est plus fort que moi. Pour trouver un mari digne de vous, un mari comme je le comprends, comme je le sens enfin, il faudrait épuiser la collection des jeunes gens à marier, et encore, ne pêcherait-on point cette perle rare!

BLANCHE, à part. — Elle va au bureau.

Comme il s'anime! (Haut.) Vous avez cependant là un stock assez considérable de maris en expectative. N'y a-t-il rien dans le lot qui puisse me convenir? Votre domestique m'a cité quelques noms. Il y a là, entre autres, un certain vidame...

GASTON.

Eh bien! vous le voyez, vous plaisantez vous-même. Laissons cela, madame, croyez-moi, il n'y a rien dans tout cela que je puisse ou que j'ose vous offrir.

BLANCHE.

Ainsi, vous refusez absolument de me marier.

GASTON.

Je refuse.

BLANCHE.

Si votre conduite est la même avec tous vos clients, vos affaires ne doivent pas être brillantes.

GASTON.

En effet, madame, je n'ai pas eu souvent l'occasion de traiter de pareilles questions. Tenez, je vous l'avouerai même, vous êtes la première personne que j'ai l'honneur de voir réclamer mon intervention; mais, permettez-moi de vous le dire, vous avez fait naître en moi, madame, dès vos premières paroles, une sympathie si respec-

tueuse que je me reprocherais de vous avoir involontairement trompée... pendant toute ma vie.

BLANCHE, *à part.*

Toute sa vie! et il va se tuer tout à l'heure! et au lieu de se jeter sur la main que je lui tends pour le sauver du naufrage, il refuse de l'unir à une autre! (*Haut.*) Monsieur de Nangis, vous êtes un honnête homme!

GASTON.

Madame, je n'en ai jamais douté.

BLANCHE.

Mieux que cela, un homme de cœur!

GASTON, *souriant.*

Pardon, est-ce une déclaration?

BLANCHE.

Peut-être!

GASTON, *souriant.*

En ce cas, les rôles sont intervertis, car si je l'eusse osé, madame, j'aurais pris l'avance.

BLANCHE.

Laissons de côté la plaisanterie. Vous connaissez les Darthenay, n'est-ce pas?

GASTON.

Nous sommes parents.

BLANCHE.

Je ne sortirai donc pas d'ici que vous ne m'ayez proposé un mari.

GASTON.

Comment, madame! mais je vous le dis, ce répertoire est fictif, et, ici, je ne vois que.... (*A part.*) Ah!

BLANCHE.

Allons donc!

GASTON, *froidement.*

Non madame, je ne connais aucun... homme qui soit digne de ce bonheur, et j'ai beau chercher...

BLANCHE.

N'allez pas trop loin.

GASTON.

Que voulez-vous dire?

BLANCHE.

Vous tenez donc si peu à la vie! et ne comprenez-vous point?

GASTON.

Vous savez donc... mais je n'ose comprendre....

BLANCHE.

Votre domestique est fort bavard, monsieur de Nangis, il faudra le changer. Vous cherchiez à faire des mariages, et la seule occasion qui se présente, vous la repoussez. Songez que vous n'avez plus que quelques heures pour en trouver une autre, et que vous ne voudriez pas manquer au serment que vous vous êtes fait.

GASTON.

En vérité, je ne sais si c'est un rêve ou une réalité.

BLANCHE, lui tendant la main.

C'est réel, très-réel.

GASTON.

Enfin, dois-je croire? Est-ce un conte de fées? Suis-je encore vivant? Ne me suis-je pas déjà tué? Mais au fait, madame, vous ne me connaissez pas?

BLANCHE.

Ne vous ai-je pas dit, monsieur de Nangis, que vous étiez un honnête homme? En outre, je connais les Darthenay, cela n'est-il pas suffisant? C'est vous, au contraire, qui ne savez pas qui je suis. Vous souvenez-vous, monsieur de Nangis, d'une petite fille qui venait passer tous les étés chez votre père à la Chatenaie?

GASTON.

A la Chatenaie! Blanche!

BLANCHE, souriant.

Oui, monsieur Gaston.

GASTON.

Ah! que vous êtes bonne et toute charmante! Mais comment tout cela s'est-il fait? Par quelles singulières circonstances?

BLANCHE.

Vous êtes trop curieux. Plus tard.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, BAPTISTE. (Bruit dans la coulisse.)

BAPTISTE, au fond, à part, entr'ouvrant la porte.

Monsieur aux genoux de sa première... cliente ! je l'avais bien dit, au lieu de la marier, il en tombe amoureux.

GASTON, à Baptiste.

Que se passe-t-il ? Quel est ce bruit ?

BAPTISTE.

Monsieur, c'est le marquis de la Prévallée qui veut entrer à toute force. Il est plus robuste que moi et je ne peux pas le retenir, je vous en préviens. (Il referme la porte en s'en allant.)

SCÈNE XV

BLANCHE, GASTON, puis CABASSOL.

BLANCHE.

Le marquis de la Prévallée ?...

GASTON.

Ou Cabassol, au choix ! Il venait me prier de le présenter à vous sous ce masque. Voyez, madame, que dois-je faire ? Il paraît aimer sérieusement...

BLANCHE.

... ma fortune.

GASTON.

Ah !

CABASSOL, à la cantonade.

Comment ! Quand je te dis qu'il est là ! et il ne me recevrait pas ! nous allons bien voir ! (Il entre brusquement.) Que vois-je ? mon Dieu ! (Il voit Blanche au bras de Gaston.) Madame de Presle !...

BLANCHE.

Oui, monsieur Cabassol... Oh ! pardon, cher marquis, c'est moi, et j'ai l'honneur de vous présenter mon mari.

CABASSOL.

Quoi ? son mari !... Je suis arrivé trop tard !

SCÈNE XVI

LES MÊMES, BAPTISTE, *qui a entendu ces derniers mots.*

BAPTISTE, *s'approchant.*

Vous êtes arrivé trop tard ? (*A part.*) S'il savait que c'est de ma faute...

CABASSOL.

Oui ! trop tard. (*A part, à Baptiste.*) Que me lisais-tu donc tout à l'heure, sur mademoiselle Elomire ?

BAPTISTE, *à part.*

Tiens ! déjà !... (*Haut.*) Je suis à vous... Monsieur Gaston !

GASTON.

Que me veux-tu ?

BAPTISTE.

Monsieur, l'armurier vient chercher les pistolets de monsieur, il avait envoyé à monsieur des pistolets qui n'étaient pas ceux de monsieur.

GASTON.

Rends-lui ceux-là.

BLANCHE, *passant devant Gaston.*

Et dites-lui de garder les autres.

BAPTISTE.

Monsieur a donc réussi sa première affaire? Ah ! quel bonheur ! Alors, monsieur ne se tue plus ?

GASTON, *prenant Blanche par la main.*

L'année n'est pas finie et j'ai fait un mariage !

BAPTISTE, *à Blanche.*

C'était donc là votre moyen, madame? Oh! merci ! (*Cabassol, au bureau, feuillette le gros livre.*) Ah ! je ne croyais pas monsieur de cette force ; monsieur épouse sa première cliente ?

GASTON.

Et tu peux dire sa dernière !

FIN

CLICHY. — Impr. P. DUPONT et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.